THÉATRE

RÉVOLUTIONNAIRE.

-58-

BIBLIOTHÈQUE DU SÉNAT. 1208



LIBERTÉ, ÉGALITÉ, FRATERNITÉ

OU

61



La Prise de la Bastille, ou la liberté conquise pièce en 4 actes par Jean David. 1790.

REVOLUTIONNAIRE

LIBERTÉ ÉGALITÉ

FRATERNITÉ

LA PRISE
DE LA BASTILLE,
OU
LA LIBERTÉ CONQUISE.

Pièce Nationale, en quatre Actes, en Prose;

PAR P. DAVID.

Descends du haut des cieux, auguste Vérité,
Répands sur mes écrits ta force & ta clarté.
VOLT. Henr. ch. I.

BIBLIOTHÈQUE
DU
SÉNAT.

1790.

LETTRE.

De l'Auteur au Comité du Théâtre de la Nation.

MESSIEURS,

Avant de réclamer pour cette faible esquisse votre indulgence & vos bontés, permettez-moi de vous observer qu'elle est l'ouvrage de huit jours. J'aurais dû, je le sais, y mettre plus de tems ; mais le sujet est presqu'unique, il est glorieux d'être le premier à le traiter, & je n'ai que dix-huit ans ; voilà les raisons qui m'ont fait précipiter mon travail.

Vous y trouverez sans doute des fautes contre les regles de l'art dramatique, & peu de connaissances du théâtre ; mais, Messieurs, le public souffrira

je crois plus aiſément que je me ſois écarté des principes de l'art pour ſuivre la vérité, qu'il ne me pardonnerait de m'être écarté de la vérité pour ſuivre l'art exactement.

D'ailleurs, Meſſieurs, il eût été maladroit, pour ne pas dire plus, d'oser altérer un fait auſſi récent que celui qui fait le ſujet de cette pièce, les circonſtances en étant connues de tout le monde, & la plus grande partie des perſonnages qui y ont figuré vivant encore.

Cet ouvrage ne doit donc être comparé à aucun autre, puiſqu'en le compoſant, je n'ai eu d'autre but que de mettre ſous les yeux des Français ce qu'ils ont fait de plus glorieux & de plus heureux & de leur répéter, comme dans un miroir, le tableau qu'eux-mêmes ont compoſé. Le ſeul moyen ſans doute de produire cet effet était de ſuivre l'action avec fidélité, & de faire parler mes perſonnages comme ils l'euſſent eux-mêmes fait. Telle eſt la loi que je me ſuis im-

posée & que j'ai observée avec une exactitude portée à l'extrême peut-être. Si c'est un défaut, je l'ai fait volontairement; car tout comme un autre, j'eusse pu faire de l'esprit & du brillant; mais ce n'eût pas été là traiter mon sujet comme je le sentais, comme il devait l'être enfin.

Mon intention, je vous en préviens, n'est point de laisser cette pièce en prose; mais je crois qu'il n'est pas tems encore de faire parler à mes interlocuteurs le langage de la poésie : la disparate, tant qu'ils vivront, serait trop frappante; mais quelques années encore, Messieurs, & j'aurai l'honneur de vous la présenter sous une forme plus théâtrale, plus brillante, mais aujourd'hui moins intéressante, selon moi, que celle-ci.

Sur tout cela, Messieurs, je m'en rapporte aveuglément à votre expérience & à vos talens connus, & j'ai l'honneur d'être, &c.

PERSONNAGES;

Le Gouverneur *de la Baſtille*,
Le Major,
Le Capitaine *des Suiſſes*,

Reſte de l'Etat Major { L'Aide Major, Le Lieutenant du Roi ou ſous-Gouverneur, Deux Capitaines d'*Invalides*, } Perſonnages muets.

Soldats *Invalides*, *Canoniers & Petits-Suisses.*
Premier Citoyen.
Second Citoyen.
Un Electeur.
HUMBERT, *jeune Bourgeois.*
HARNÉ, *Grenadier aux Gardes-Françaiſes.*
Quatre Bourgeois.
Un Soldat *aux Gardes Françaiſes.*
Premier Vieillard, *Priſonnier.*
Second Vieillard, *Priſonnier.*
Cinq Particuliers, *Priſonniers*, (perſonnages muets).
Quatre Suiſſes, *Priſonniers*, (dont trois ſont des perſonnages muets).
Un Soldat *Invalide.*
Compagnies *de Gardes-Françaiſes.*
Compagnies *de Bourgeois armés.*

LA PRISE
DE LA BASTILLE,
OU
LA LIBERTÉ CONQUISE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente la salle du conseil.

SCENE PREMIERE.

LE GOUVERNEUR, LE MAJOR LE CAPITAINE, PLUSIEURS MEMBRES DE L'ÉTATMAJOR.

LE GOUVERNEUR.

NOUS touchons, messieurs, au moment terrible où nous devons seconder les principaux personnages de ce royaume chancelant

dans l'exécution de leurs hardis desseins, où nous allons opérer un grand événement & faire rentrer dans son devoir le peuple Français. J'ai long-tems refusé ce dangereux honneur, je l'avoue ; mais notre situation, notre dépendance, nos serments d'obéissance ; tout enfin m'a contraint d'accepter l'emploi dont nous sommes chargés.

Vous connaissez les troubles du royaume. Les Français semblent, pour la premiere fois, s'appercevoir qu'ils sont chargés de chaînes ; ils veulent s'en dégager. Le pouvoir souverain chancele : la nation n'a pu voir sans horreur le dernier décret qu'il a lancé : le renvoi du premier ministre a fait naître dans les cœurs des habitans de la capitale un courage dont on ne les croyait point capables ; ce peuple révolté commet en ce moment les excès les plus violents, ose même attenter au pouvoir que jusqu'ici les grands ont su se conserver, essaye & parviendra sans doute à l'anéantir. Mais nos chefs, pour défendre & raffermir plus que jamais leur autorité absolue, vont employer l'adresse, la force & la rigueur. Leur plan est conçu & disposé depuis long-tems ; & l'excution en est fixée à la nuit prochaine. Ils m'ont confié ce plan ; je crois devoir vous le faire connoître. Le voici : le prévôt des marchands, l'un de nos plus zélés partisants, possede la confiance du peuple, & va s'en servir à le faire poster loin des attaques. On arme quelques milliers d'hommes expatriés & vendus à nos chefs. Ces vagabonds vont s'introduire dans

Paris à dix heures du soir, & semant parmi les bourgeois le désordre & l'alarme, ils donneront aux troupes réglées les moyens d'entrer sans résistance dans la ville & de s'emparer des maisons, des munitions & des armes du peuple. Cent pièces de canon vont être placées sur l'une des hauteurs qui dominent la capitale. Nous devons seconder le feu de ces canons par celui de notre artillerie pour renverser entiérement le quartier de la ville où l'on aura conduit le peuple & les soldats qui lui sont dévoués, & où ils seront occupés à combattre nos hommes armés.

LE MAJOR, *à part.*

Ah ! grand Dieu, quelle horreur ! quelle scélérateſſe !

LE GOUVERNEUR.

Voilà, messieurs, les desseins qu'il faut que je seconde. Vous connaissez les motifs qui m'ont déterminé à le promettre ; vous êtes éclairés, vous êtes restés fideles au monarque, vous allez suivre mon exemple : embrassez le parti de la cour ; vous le soutiendrez jusqu'à la mort, & vous le ferez triompher, j'en suis certain.

LE MAJOR, *à part.*

Embrasser ce parti ! le peut-on sans frémir !

LE CAPITAINE.

Quant à moi, votre attente n'est point trompée : oui, je vous jure de mettre tout mon zele à servir ces desseins. S'il m'y faut engager par des serments plus solemnels, je suis prêt à les faire.

LE MAJOR.

Vous les feriez ? quoi ! ils ne repugneraient pas à votre âme ? arracher l'exiſtence à des milliers de nos concitoyens, à l'enfance innocente, à la vieilleſſe vénérable, à vos bienfaiteurs, à vos amis, à vos parents enfin, confondus dans la foule, le pourriez-vous ſans mourir de douleur, de remords, de déſeſpoir ?

LE CAPITAINE.

J'aurais, je crois, aſſez de fermeté.

LE MAJOR, *à part.*

Ciel ! quelle tranquillité féroce ! (*Haut.*) Quoi, vos amis ! vos parents.... vous n'en avez donc plus ?

LE CAPITAINE.

Non : j'en avais ; mais ils ceſſent de l'être en devenant rebelles à notre ſouverain. La mort doit être leur juſte châtiment ; je me condamnerais moi-même à la ſubir ſi j'euſſe partagé leur crime.

LE MAJOR, *à part.*

Cœur inſenſible & dur ! la mort !... En peut-on parler avec ce ſang-froid révoltant ? (*Haut.*) A-t-il été poſſible à des hommes de condamner au trépas un ſi grand nombre de leurs ſemblables ? & pour quels crimes ? pour s'être plaints de leurs miſeres, & demander qu'on les ſoulage. Et nous croirions qu'un roi que la bonté caracteriſe, a prononcé un ordre auſſi cruel ?

LE CAPITAINE.

Vouloir approfondir de ſemblables ſecrets eſt un crime ; ne nous en rendons point coupables. Notre ſoumiſſion doit être aveugle : le roi commande, nous devons obéir.

LE MAJOR.

Hélas ! je n'ai donc atteint cet âge avancé que pour être témoin de tant de forfaits ! que pour être témoin de la décadence & de la honte de ma patrie !

LE GOUVERNEUR.

Vos diſcours m'étonnent, Major, & votre conduite m'embarraſſe. Ce ſont les ennemis de l'état & de nos maîtres que nous allons combattre & punir, ils doivent êtres les nôtres. Nous ne pouvons plus balancer ſur le parti que nous avons à prendre. Si nous oſions trahir nos chefs, ils ſauraient s'en venger, & notre perte ſerait certaine. Si au contraire, nous les ſecondons avec zele, leurs faveurs ſeront nos récompenſes.

LE CAPITAINE.

Comptez ſur mon obéiſſance. Je jure que leurs ordres & les vôtres vont devenir pour moi des loix inviolables. Imitez-moi, Major, ſoumettez-vous ſans reſerve à l'autorité ſouveraine, la ſeule légitime.

LE MAJOR.

J'ai toujours connu & rempli mes devoirs ; mais je penſais que mon âge me permettait de donner des conſeils.

LE GOUVERNEUR.

En pareille cas, ils ſont très-inutiles.

LE MAJOR.

Cependant croyez-vous que le peuple, qui, ſecondé par les gardes françaises, a déja fait tant d'actions dont la hardieſſe étonne, ne préviendra point avec éclat peut-être les coups dont ils eſt menacé ?

LE GOUVERNEUR.

Non, Major, non, car ce ſont des Français: vous ne connaiſſez pas encore la faibleſſe de leur caractere, je le vois.

LE MAJOR.

Craignez que leurs premiers ſuccès ne les encouragent; craignez que, réunis en plus grand nombre, mieux armés & animés par l'amour de la patrie, ils ne ſoient bientôt capables....

LE CAPITAINE.

Quand l'homme rampe ſous le joug du deſpotiſme, peut-il connaître l'amour de ſa patrie, peut-il éprouver ces ſentimens ſublimes qui caracteriſent les ſeuls amants de la liberté ? Non, ſans doute, & ſon cœur, avili par la ſervitude, ſon cœur, où s'eſt formé le pli de la contrainte, obéit ſans murmure aux loix de ſes maîtres & même de ſes tyrans : l'homme alors eſt incapable de ſe connaître.

LE MAJOR.

Mais si les Français instruits autant que vous de leur abaissement, veulent enfin s'en relever, ils oseront sans doute....

LE GOUVERNEUR.

Non, lorsque les Parisiens se verront assaillis, combattus & foudroyés dans un moment, lorsque le reste de ces révoltes apprendra que les représentants de la nation sont massacrés ou au moins renvoyés, croyez que ces rebelles rentrant aussi-tôt dans leur devoir, redeviendront comme autrefois les timides, les efféminés Parisiens, & que le reste des Français, à leur exemple, sera toujours le plus soumis, le plus pusillanime & le mieux enchaîné de tous les peuples.

LE MAJOR.

J'en doute.

SCENE II.

LES PRÉCÉDENTS, UN SOLDAT invalide

LE SOLDAT.

Monsieur, plusieurs bourgeois demandent à vous parler.

LE GOUVERNEUR.

Faites-les entrer. Vous les conduirez ici.... mais non, je vais moi-même aller les recevoir.

(*Il sort avec le soldat.*)

SCENE III.

LE MAJOR, LE CAPITAINE, L'ÉTAT-MAJOR.

LE CAPITAINE.

Qui peut amener ici ces bourgeois ? le savez-vous, Major ?

LE MAJOR.

Non, c'est peut-être une députation du comité de la ville, mais je ne devine pas quel est le sujet de cette démarche.

LE CAPITAINE.

N'est-ce point la terreur qui les conduit ici ?

LE MAJOR.

La terreur ? Eh ! de quoi ? auroient-ils decouvert ? ... (*A part.*) O que je serais satisfait !... Mais non, je ne le crois pas. (*Haut.*) On ne soupçonne rien encore, j'en suis persuadé.

LE CAPITAINE.

Les voici.

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENTS, LE GOUVERNEUR, PREMIER CITOYEN, PLUSIEURS BOURGEOIS.

PREMIER CITOYEN.

Meſſieurs, nous venons, au nom de tous nos concitoyens, vous faire part de la crainte qu'ils ont conçue en appercevant vos canons braqués ſur la ville. Vous le ſavez ſans doute, une grande révolution ſe prépare & commence. Le renvoi d'un miniſtre juſtement chéri a été le ſignal du ſoulévement du peuple; il eſt armé; il eſt furieux & fait à chacque inſtant une nouvelle action d'éclat. C'eſt d'après ces exemples déja répétés que l'on craint qu'il ſe porte vers cette fortereſſe, qu'on emploie l'artillerie pour le repouſſer, & que la reſiſtance s'augmentant de part & d'autre, on en vienne à l'excès dangereux & terrible de détruire les propriétés & de cauſer la mort d'un grand nombre de citoyens. On a vainement eſſayé de les raſſurer en leur repréſentant que votre loyauté & votre patriotiſme ſont trop connus pour craindre que vous ſoyez du nombre des conjurés, des traîtres qui nous menacent; rien n'a pu faire renaître la tranquillité dans les eſprits. Ne vous en offenſez point, meſſieurs, dans ces circonſtances malheureuſes, dans ces

moments de terreur, la défiance eſt générale, & l'on porte ſes ſoupçons non-ſeulement ſur les perſonnes dont la conduite a paru toujours irréprochable, mais encore ſur ſes amis, ſur ſes parents même. La confiance eſt detruite, & l'on ne parvient à la ranimer que par les ſerments les plus ſolemnels & les plus ſacrés. Conſentez donc, meſſieurs, à nous faire connaître vos intentions, & ſi, comme nous n'en doutons pas, elles ſont favorables au peuple, jurez-le entre nos mains & au nom de la patrie; alors nous irons avec tranſport annoncer à nos concitoyens que vous êtes leurs freres.

LE GOUVERNEUR.

Meſſieurs, je conçois aiſement l'étendue de vos craintes; elles naiſſent dans un moment qui les rend naturelles, dans un moment où la moindre apparence, le plus faible ſoupçon, la plus légere parole ſuffiſent pour les inſpirer. Cependant nous vous aſſurons tous par ma voix que les craintes qui alarment en ce moment les citoyens ne ſont point fondées. D'ailleurs, ſi le peuple l'exige, nous ſommes diſpoſés à lui remettre les armes & les munitions qui ſe trouvent ici. Eh! quoi, ne ſommes-nous pas citoyens comme vous? la cauſe commune de la nation n'eſt-elle pas auſſi la nôtre? n'en doutez point. Et puiſqu'il en faut faire le ſerment, je le jure, monſieur, ſur votre épée, je le jure par tout ce que l'homme a de plus ſacré dans l'univers, je le jure en un mot par la nation même. Imitez-moi, meſſieurs.

LE

LE CAPITAINE.

Je jure auſſi, meſſieurs, ſur cette épée, que je ſerai, juſqu'à la mort, animé des ſentiments du plus pur patriotiſme.

LE MAJOR.

Je prête entre vos mains, meſſieurs, le ſerment ſincere du devouement le plus entier au bien & à la défenſe de notre commune patrie.

Tous les officiers de l'état-major. (*Enſemble.*) Je le jure.

LE CAPITAINE.

Daignez en croire nos ſerments.

PREMIER CITOYEN.

Oui, braves citoyens, Français dignes de l'être, oui, j'en crois ce ſerment ſolemnel & qui va vous couvrir d'une gloire meritée & durable.

LE GOUVERNEUR.

Eh bien, meſſieurs, daignez diſſiper les injuſtes ſoupçons de nos concitoyens; daignez leur faire connaître notre ſerment & les ſentiments patriotiques qui nous animent; aſſurez-les que, loin de les trahir jamais, nous ſommes prêts à repandre notre ſang pour leur défenſe; dites-leur que nous ſommes leurs amis ou dites-leur plutôt que nous ſommes leurs freres.

PREMIER CITOYEN.

Ah! meſſieurs, que vous êtes grands en ce moment! combien je vous admire! mais c'eſt

trop différer, reportons au milieu d'un peuple incertain & malheureux la tranquillité & la joie que le recit de votre générosité va lui rendre. Courons-y avec transport & laissons à leur cœur le soin de vous exprimer leur contentement. Daignez, messieurs, recevoir notre hommage.
(*Ils sortent, reconduits par le Gouverneur.*)

SCENE V.

LE MAJOR, LE CAPITAINE, L'ETAT-MAJOR.

LE MAJOR, *à part.*

Que nous venons de faire un horrible parjure ! qu'il m'est cruel de trahir ainsi ma patrie ! mais que faire ? j'y suis forcé pour obéir aux ordres que des hommes impitoyables ont arrachés ou surpris à un roi sensible & bon, mais trompé sans cesse.

LE CAPITAINE.

Ne riez-vous pas comme moi de la bonne foi, de la crédulité de ces bourgeois? comme ils sont trompés ! comme ils seront surpris !

LE MAJOR.

Je crois cependant que nous eussions pu nous dispenser du serment.

LE CAPITAINE.

Point du tout. Ce serment était le moyen le plus sûr de leur ôter tout soupçon sur nos desseins secrets.

SCENE VI.

LES PRÉCÉDENS, LE GOUVERNEUR.

LE GOUVERNEUR.

Ne déſeſperons plus du ſuccès de la conjuration: voilà le peuple tranquilliſé, trompé par nos ſerments qu'il croit ſinceres. Cette députation de ſa part était la choſe la plus heureuſe qui nous pût arriver. Il ne faut plus, pour terminer à notre avantage cette grande entrepriſe, qu'une prudence à toute épreuve, une réſolution inébranlable & du courage. J'aime à me perſuader que nous poſſédons ces trois qualités; ainſi tout réuſſira comme je l'ai promis. Le peuple, s'il s'entendait, ſerait ſans doute le plus fort, mais nous ſerons toujours les plus adroits.

LE CAPITAINE.

Je vous félicite, monſieur, de votre prudence. Cette ruſe néceſſaire, ce ſerment qui va mettre un peuple entier dans l'erreur, eſt le fruit de la politique la plus ſaine & la plus exercée. Ne penſez-vous pas comme moi, Major?

LE MAJOR.

J'en conviens, la ruſe paraît excellente. (*A part.*) Et odieuſe.

LE GOUVERNEUR.

Mais nous perdons un tems précieux. Rentrons dans la Baſtille pour préparer nos hommes & notre artillerie au bombardement que nous ſeconderons cette nuit. D'ailleurs, il faut tout prévoir, ſi l'on venait nous attaquer, nous y ſerions en ſûreté. Ne différons donc plus, meſſieurs; ſortons.

(*Ils ſortent tous.*)

Fin du premier acte.

ACTE II.

Le théâtre change & représente la grande cour intérieure de la Bastille. On voit dans le fond le grand pont-levis, il est levé, & le petit seulement est baissé.

SCENE PREMIERE.

LE GOUVERNEUR, LE MAJOR, LE CAPITAINE, L'ETAT-MAJOR, LES CANONIERS, LES INVALIDES, LES SUISSES.

LE GOUVERNEUR, *aux soldats.*

VOUS avez entendu, messieurs, le détail exact du plan que nous avons à suivre; vous connoissez chacun votre poste & votre devoir; c'est à vous d'obéir. C'est cette obéissance & le courage que nous attendons de vous qui doivent decider en partie du sort de vos généreux maîtres; c'est cette obéissance & ce courage qui vous mériteront leur reconnaissance, leur amitié & leurs bienfaits; c'est

cette obéiſſance & ce courage enfin qui vont vous couvrir de gloire. En eſt-il une plus grande, une plus digne du ſoldat français que celle de défendre ſes ſouverains contre les attentats d'un peuple rebelle & furieux? non, meſſieurs, non il n'en eſt pas de plus digne de vous. Voici ſans doute l'occaſion la plus favorable de ſignaler votre zele; ſaiſiſſez-la.

SCENE II.

LES PRÉCÉDENTS, UN SOLDAT invalide.

LE SOLDAT.

Monſieur, je viens vous annoncer qu'une troupe de bourgeois & de gardes françaiſes, ſe préſente au premier pont, & demande qu'on lui remette les armes que tantôt vous avez promiſes.

LE GOUVERNEUR.

Quoi! le peuple eſt ici? l'on me demande? ah! que faire? ces gens ſont-ils en grand nombre?

LE SOLDAT.

Oui, monſieur. Ils vouloient entrer, & j'ai eu beaucoup de peine à les faire conſentir d'attendre votre réponſe au premier pont.

LE GOUVERNEUR.

Que devons-nous faire, MM.? que devons-nous faire?

LE CAPITAINE.

Ne leur livrons point nos armes & nos munitions sur-tout.

LE GOUVERNEUR.

Non sans doute; Mais que leur dire?

LE MAJOR.

On peut leur donner quelques armes & un baril de poudre, en leur assurant que c'est tout ce qui se trouve ici dans un moment où l'on n'a ni dessein d'attaquer ni besoin de se défendre.

LE CAPITAINE.

Mais, s'ils veulent entrer ici pour s'assurer de la vérité, en visitant toutes les parties du château, nous sommes perdus, & cependant nous ne pourrons point nous y opposer sans leur donner de dangereux soupçons.

LE GOUVERNEUR.

L'alternative est bien embarrassante. Il faut donc prendre un parti violent; c'est le plus sûr; d'ailleurs cela commencera peut-être à les épouvanter.

LE MAJOR.

Un parti violent? n'en faites point usage : ce sont nos concitoyens; usez avec eux de plus de ménagement & de douceur, je vous en prie moi-même; un parti violent! la circonstance, notre situation, l'humanité, tout enfin le condamne. On pourrait.....

LE CAPITAINE.

Non, monsieur, c'est le moyen le plus prudent & le seul qui puisse nous sauver. Leur dessein, je le vois, est d'entrer dans cette forteresse pour s'en emparer. S'ils y parviennent, je le répete, nous sommes perdus.

LE GOUVERNEUR.

Oui, j'y suis résolu, employons la violence. Capitaine, mettez-vous à la tête de ces soldats, & allez répondre pour moi. Vous les rangerez en face du pont-levis, on le baissera, vous ferez des signes de paix, & dès qu'il sera entré environ deux cents rebelles, on relevera le pont avec promptitude, & vous ferez feu sur ces séditieux, sans aucune distinction.

LE CAPITAINE.

J'y cours.

(*Il se met à la tête des soldats, & sort.*)

SCENE III.

LE GOUVERNEUR. LE MAJOR.

LE MAJOR.

Ah! que faites-vous? Ne prévoyez-vous pas jusqu'à quel excès le peuple irrité par cette trahison, pourra porter sa vengeance contre nous? Vous lui dévoilez, par cette violence, nos véritables desseins; vous l'animez plus que jamais. Il est nombreux, il est puissant, il est

malheureux, il eſt déſeſpéré, & vous devez ſavoir que le déſeſpoir, toujours aveugle, toujours inconſidéré dans ce qu'il tente, eſt, par cette raiſon même, capable des efforts les plus extraordinaires ; efforts que des ſuccès auſſi heureux qu'inattendus, couronnent très-ſouvent. Tremblons, tremblons que, ſans tarder plus long-temps, ce peuple furieux....

LE GOUVERNEUR.

Que voulez-vous donc que je faſſe? Si je le laiſſe entrer ici, c'eſt nous perdre volontairement, c'eſt trahir notre parti, c'eſt manquer aux ſermens que j'ai faits à nos chefs. S'il eſt un autre moyen d'éloigner le peuple, faites-le moi connaître, je conſens à l'employer.

LE MAJOR.

Ah ! commencez par révoquer vos ordres, commençons par ſauver la vie à une foule de citoyens conduits ici par la confiance & la bonne foi.

(*On entend des coups de fuſils & les cris du peuple*).

Ciel ! Qu'entends-je ? hélas ! il n'eſt plus temps. Le voilà exécuté, cet ordre ſanguinaire ! Ah ! Monſieur, vous nous perdez, vous nous perdez, j'en ſuis certain.

(*Le Gouverneur ſe promene à grands pas, d'un air inquiet & farouche*).

(*On entend une nouvelle décharge, & les cris redoublent*).

LE MAJOR.

Ah, grand dieu! on les massacre tous! des hommes innocens & malheureux!.... des Français! Faut-il hélas! que je me trouve engagé dans un complot auſſi horrible! Faut-il que je me trouve contraint à partager des crimes auſſi atroces!

(*Ils gardent tous deux le plus morne ſilence*)

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENS, LE CAPITAINE, TOUS LES SOLDATS.

LE CAPITAINE.

Vos ordres ſont exécutés, Monſieur : nous avons laiſſé ſur la place une partie des ſéditieux; les autres ſe ſont effrayés & ont pris la fuite. Je crois que cette action va produire l'effet que vous avez prévu & que nous deſirons; la nouvelle de ce que nous venons de faire ſemera l'épouvante dans tout Paris, & les rebelles conſternés, n'oſant plus approcher même des environs de la Baſtille, nous laiſſeront communiquer librement avec nos partiſans, & attendre tranquillement la nuit qu'on leur réſerve.

LE MAJOR.

Au contraire. Sachez que nous n'avons fait qu'une imprudence.

LE CAPITAINE.

Une imprudence?

LE MAJOR.

Oui sans doute, & qui nous sera fatale : loin d'épouvanter le peuple, nous n'avons fait que l'exciter, & il est à craindre qu'avant la fin du jour il ne se venge avec éclat.

LE CAPITAINE.

Quoi ! dans un moment où des séditieux veulent nous désarmer, où ils sont disposés à entrer ici, pour s'assurer de l'état de cette forteresse, dans un moment où, s'ils exécutent ce dessein, nous courons le double danger de dévoiler à leurs yeux le secret de nos chefs & de perdre tous la vie, vous osez condamner le seul moyen qui nous restait pour éviter ces différens périls? Je ne vous conçois pas.

LE MAJOR.

Oui, je le condamne. Nous avons violé nos sermens ; premier crime : nous avons trahi la confiance du peuple ; second crime. Nous avons fait couler le sang de nos concitoyens & de nos concitoyens sans défense ; troisième crime, & le plus odieux de tous. Il le fallait, dites-vous, pour éviter le péril; mais vous n'avez fait que le rendre plus grand, plus évident, plus pressant que jamais.

LE GOUVERNEUR.

Vous êtes dans l'erreur ; croyez que, sans cette violence, nous faisions avorter la conspiration. D'ailleurs, Monsieur, je ne puis vous

déguiſer plus long-temps mon juſte étonnement. On vous entend ſans ceſſe condamner notre entrepriſe, nous prédire un ſuccès malheureux ; déſapprouver, blâmer, regarder en un mot comme autant de crimes chacune de nos actions. Que puis-je augurer de cette conduite ? J'aurois lieu de croire que vous ſeriez capable.....

LE MAJOR, *à part.*

Diſſimulons. (*haut.*) Vous interpretez mal les effets naturels de ma franchiſe. Si vous me ſoupçonniez des deſſeins criminels, je voudrois ſur-le-champ confondre de ſemblables ſoupçons.

LE GOUVERNEUR.

Par quel moyen y parviendriez-vous ?

LE MAJOR.

Sans m'abaiſſer au ſoin de me juſtifier par de vaines paroles, mais par mon zele & mon dévouement à me ſacrifier à l'intérêt & à la défenſe du parti dans lequel je me trouve engagé.

LE GOUVERNEUR.

Je n'ai rien à répondre à cela, Major, & je laiſſe à vos actions à manifeſter votre innocence dont toutefois je ne veux point douter plus long-temps; mais d'autres ſoins nous appellent ; le temps preſſe ; il eſt, je crois néceſſaire, en cas d'attaque, de diſpoſer tout à une ferme réſiſtance.

LE CAPITAINE.

Malgré qu'il n'y ait rien à craindre, cette précaution eſt très-prudente.

LE MAJOR.

J'ai à vous faire obſerver encore que, pour réſiſter long-temps & vivement, nous n'avons point aſſez d'hommes.

LE CAPITAINE.

Détrompez-vous; d'ailleurs nous n'aurons pas la peine de nous défendre, j'en ſuis sûr.

LE MAJOR.

Il ne faut répondre de rien, & il faut tout prévoir dans de ſemblables circonſtances.

LE GOUVERNEUR.

Raſſurez-vous; nous aurons ce ſoir, de nouveaux combattans. Liſez ce billet; il vous le prouvera.

LE MAJOR *lit tout haut.*

« Monſieur, tenez bon quelque temps en-
» core; avant minuit, vous recevrez un ren-
» fort de ſix mille hommes.

« LE PRÉVÔT DES MARCHANDS. »

(*à part*) O perfide!

LE GOUVERNEUR.

Eh bien! Monſieur?

LE MAJOR.

Eh bien! je ſuis raſſuré en partie; je voudrais cependant que nous euſſions ce renfort moins tard.

LE CAPITAINE.

Il nous ſerait très-inutile avant ce temps.

LE MAJOR.

Je le deſire.

SCENE V.

LES PRÉCÉDENS, LE SOLDAT invalide.

LE SOLDAT *effrayé.*

Ah ! Meſſieurs, préparez-vous à vous défendre ; on s'ameute de nouveau; il vient d'arriver un peuple nombreux dans les cours.... Ils ſont tous armés.... ils nous menacent.... ils veulent prendre la Baſtille, & nous égorger tous.

LE GOUVERNEUR.

Ciel !... les ponts ſont-ils levés? Répondez donc.

LE SOLDAT.

Non Monſieur, mais ils les vont briſer.... ils le diſent.... Ils vont mettre le feu par-tout; ils en ont : je les ai vus s'y préparer.

LE MAJOR.

Eh bien ! que vous ai-je annonce? Vous voyez....

LE CAPITAINE.

Ne craignez donc rien. Le canon aura bientôt diſſipé ces rebelles.

LE GOUVERNEUR.

Allons, allons, Meſſieurs, aux armes, aux armes. Plus de retard. Défendons-nous, montons ſur les tours, & faiſons feu.

(*Les ſoldats ſe diviſent en trois parties. Le gouverneur, le major & le capitaine ſe mettent à la téte de chacune, & entrent dans trois différentes tours. Quelques ſoldats encore, commandés par un officier de l'état-major, reſtent dans la cour. On leve le petit pont, on prépare les canons, & l'on entend quelques mots de commandement*).

Fin du ſecond acte.

ACTE III.

Le théâtre change, & repréſente les cours extérieures, vis-à-vis le premier pont-levis de la Baſtille. On voit, à droite, la maiſon du gouverneur, & à gauche, dans le fond, le grand pont-levis & les deux tours qui avancent ſur le théâtre. On voit encore, ſur le haut de ces tours, les ſoldats armés & les canons braqués.

PREMIER CITOYEN, LES QUATRE BOURGEOIS, PLUSIEURS AUTRES BOURGEOIS armés de différentes manières.

TOUS LES BOURGEOIS (*enſemble*).

Vengeons-nous, vengeons-nous.

PREMIER BOURGEOIS.

Puniſſons cette perfidie.

SECOND BOURGEOIS.

Vengeons nos concitoyens, vengeons nos freres.

TROISIEME BOURGEOIS.

Répandons ſans diſtinction le ſang de tous les traîtres.

QUATRIEME BOURGEOIS.

N'écoutons que la vengeance, laiſſons-nous guider par la ſeule fureur.

PREMIER

PREMIER BOURGEOIS.

Les traîtres! les barbares ! ils ont maſſacré lâchement des Français leurs compatriotes ; qu'ils périſſent à leur tour !

SECOND BOURGEOIS.

Allons, courageux citoyens, ne différons plus ; aſſiégeons ces êtres féroces dans leur repaire affreux ; aſſiégeons-les ſans différer.

PREMIER CITOYEN.

Généreux citoyens, daignez m'entendre un inſtant ; accordez-moi cette grâce, je vous en ſupplie!

PREMIER BOURGEOIS.

Parlez, Monſieur.

PREMIER CITOYEN.

Braves Français, en aſſiégeant cette odieuſe priſon, vous allez à-la-fois venger nos malheureux concitoyens que le barbare gouverneur, ce vil agent de la tyrannie, a ſi lâchement aſſaſſinés. Vous allez détourner le coup terrible qui menace nos courageux repréſentans ; vous aller ſauver la patrie, renverſer le trône du deſpotiſme, briſer les fers honteux de l'eſclavage dont il vous avoit chargés, & vous ranger ſous l'étendard de la liberté ; vous allez faire connaître à l'univers étonné que vous êtes des hommes ; vous allez en reprendre les droits ſacrés qui vous avaient été ravis : ce deſſein auſſi hardi que généreux eſt digne de vous, des vrais Français, des ſeuls amans de

la liberté; je vous invite à l'exécuter; il va vous couvrir de gloire, il vous rendra respectables aux yeux des autres nations & de la postérité. Votre repos, votre bonheur, votre vie, l'existence de vos familles, de tous vos concitoyens, le salut de votre patrie, en un mot, dépendent de la prise de cette forteresse formidable; mais, valeureux Français, ne l'entreprenez point sans réflexion: la prudence doit toujours guider le courage; lorsqu'ils sont unis, rien ne leur résiste; quand ils sont divisés, ils succombent toujours: suspendez donc, un instant seulement, vos nobles transports; commandez à votre impatience courageuse; ne confiez point au hasard le succès de cette grande entreprise; nous sommes perdus, nous sommes esclaves si elle échoue; nous sommes sauvés, nous sommes libres si elle réussit, & il n'est que la force, le courage & la prudence réunis qui puissent nous faire triompher.

Vous voyez que nous ne sommes pas encore en nombre suffisant pour risquer l'assaut de cette forteresse, devant laquelle ont échoué tour-à-tour ce monarque aussi brave que bon, Henri IV, & après lui, le grand Condé. Différons donc un instant, généreux citoyens; ne livrons pas aveuglément cet assaut; notre imprudence nous coûterait infailliblement la vie, & nous ne devons en faire le sacrifice que lorsqu'il est utile à la nation. Que les cris du courage ne vous empêchent point d'entendre la voix de la prudence; écoutez-la,

ſuivez ſes conſeils, & je vous reponds de la victoire.

PREMIER BOURGEOIS.

Nous ſentons la juſteſſe de votre raiſonnement; mais Monſieur, quel en eſt le but? que faut-il faire?

PREMIER CITOYEN.

Attendre encore un inſtant le renfort des citoyens et des valeureux ſoldats qu'on eſt allé chercher. Sans armes, comment briserons-nous ces doubles ponts-levis? comment répondrons-nous au feu que les traîtres vont faire ſur nous? Qui peut mieux que nos braves & généreux défenseurs, nous mettre en ordre, livrer l'aſſaut en forme, diriger tout avec cette adreſſe ſi néceſſaire dans une telle action, cette adreſſe qui l'emporte ſi ſouvent ſur la force, cette adreſſe enfin qui ne s'acquiert que par la pratique & l'expérience? Qui nous rendra ces ſervices importans, ſi ce n'est les vengeurs de la nation, les courageux Gardes-françaiſes? Eux ſeuls ont commence à nous défendre contre nos oppreſſeurs, contre nos tyrans; eux ſeuls encore contribueront à nous ſauver & à nous rendre libres: attendons-les donc, vaillans bourgeois, & ſuivons leur exemple magnanime.

SCENE II.

LES PRÉCÉDENS, SECOND CITOYEN.

SECOND CITOYEN.

Allons Français, allons mes freres, préparez-vous : voici l'inſtant fameux qui doit vous couvrir de gloire ; le deſtin de la France eſt entre vos mains ; il dépend du ſuccès de vos armes. L'un de nos électeurs s'avance ; ce patriote vertueux vient ſommer le gouverneur de ſe rendre : ce traître va ſans doute refuſer ; mais nos braves libérateurs, les Gardes-françaiſes, & un grand nombre de citoyens bien armés ſuivent notre électeur, & vont ſe joindre à nous, pour former le ſiége de cette priſon infâme. Nous allons le détruire enfin, cet aſyle odieux de l'oppreſſion ; nous allons le détruire & élever ſur ſes ruines le temple ſacré de la liberté françaiſe. Le voilà le dernier eſpoir de nos tyrans ; mais, animés par l'amour de la patrie & de la liberté, nous allons le leur ravir ; le courage des Français m'en eſt un sûr garant.

PREMIER CITOYEN.

O digne Citoyen !....

SECOND CITOYEN.

O mes braves amis ! j'aurai donc aujourd'hui le bonheur de partager vos périls &

votre gloire ! Que je me trouve heureux ! Ah ! ſi je meurs pour vous, pour ma patrie, pour la cauſe de la liberté, oui, je le ſens, je perdrai ſans regret la lumiere, je rendrai avec joie mon dernier ſoupir, & j'aurai encore le plaiſir d'être enſeveli ſous les débris de ce temple de la tyrannie. Mais je les entends.... ils arrivent..... Nous allons donc commencer !

(*On entend un tambour qui s'avance.*)

TOUS LES CITOYENS (*enſemble*).

Les voici, les voici, nos braves défenſeurs !

SCENE III.

L'ÉLECTEUR, *un drapeau à la main, paraît, précédé du tambour & ſuivi de pluſieurs compagnies de Gardes-françaises & de Bourgeois armés de fuſils & de haches.* LES PRÉCÉDENS.

SECOND CITOYEN.

C'eſt lui-même, c'eſt ce brave électeur.

L'ÉLECTEUR.

Citoyens, daignez m'accorder un moment de ſilence ; je vais demander trois fois au Gouverneur s'il veut se rendre, & ſa réponſe décidera de ce que nous devons faire.

(*Il s'avance avec son drapeau, & toujours précédé du tambour juſqu'auprès du premier pont-*

levis. On voit le Gouverneur sur une des tours de la Bastille).

L'ÉLECTEUR (*présentant son drapeau*).

Rendez-vous.

(*Le Gouverneur fait un signe de refus*).

L'ÉLECTEUR (*au peuple*).

Il refuse déjà.

PREMIER BOURGEOIS.

Le traître !

L'ÉLECTEUR (*au Gouverneur*).

Rendez-vous.

(*Le Gouverneur fait encore un signe de refus.*)

L'ÉLECTEUR (*au peuple*).

Il refuse encore.

SECOND CITOYEN.

Je le crois bien. Le scélérat ! il ne prévoit pas le sort qu'on lui prépare & qu'il mérite.

L'ELECTEUR, (*au Gouverneur*).

Rendez-vous.

(*Le Gouverneur fait un nouveau signe de refus, & se retire.*)

L'ELECTEUR, (*au peuple*).

Il a refusé trois fois de se rendre. Allons, braves Français, brisez vos fers, défendez votre vie, combattez & détruisez le despotisme; voilà son asyle, renversez-le. La victoire & la liberté vous attendent, & veulent aujourd'hui vous couronner de lauriers sur les ruines de cette prison révoltante. C'est sur votre cou-

rage qu'eſt fondé votre ſalut & celui de la nation entiere. Tout dépend de vous maintenant : agiſſez, décidez du deſtin de la France.

SECOND CITOYEN.

Retirez-vous, Monſieur, il en eſt temps.

L'ÉLECTEUR.

Je veux être témoin de vos nobles exploits; je veux du moins vous animer....

SECOND CITOYEN.

N'expoſez point vos jours ; je vous en conjure au nom de tous mes concitoyens.

L'ÉLECTEUR.

Vous expoſez bien les vôtres : pourquoi ma vie.....

PLUSIEURS CITOYENS.

Retirez-vous de grâce ; nous l'exigeons enfin.

L'ÉLECTEUR.

Eh ! bien, ô mes amis, mes freres, j'y conſens ; je vais rendre compte à la Ville du réſultat de ma démarche & de votre dévouement magnanime. (*Il ſe retire*).

SCENE IV.

PREMIER CITOYEN, SECOND CITOYEN. HARNÉ, *dans le premier rang des Gardes-Françaises.* HUMBERT, *dans le premier rang de la compagnie bourgeoise.*

PREMIER CITOYEN.

Aux armes, citoyens, sauvons notre patrie.

(*On entend quelques cris de commandement dans la Bastille*).

HARNÉ.

Il faut vaincre ou mourir.

HUMBERT.

Soyons libres, ou descendons dans le tombeau.

SECOND CITOYEN.

Brave Humbert, notre mort sera glorieuse, du moins.

UN GRENADIER.

Harné, nous périrons pour la patrie, ou nous la sauverons.

PREMIER CITOYEN.

Du courage, Français, vous allez triompher; je vous réponds de la victoire.

SECOND CITOYEN.

Et la tête des traîtres sera le prix de votre valeur.

PREMIER CITOYEN.

Aux armes, citoyens, du courage, & ne différons plus.

SECOND CITOYEN.

O sainte liberté ! préside à nos combats!

(*On crie ici tous les mots de commandement, & l'on se met un peu en ordre. On se divise en trois parties. Ceux qui ont des haches & des outils vont frapper le premier pont-levis, tandis qu'on en coupe les chaînes à coups de canon. Ceux qui ont des fusils répondent au feu qu'on fait sur eux du haut des tours, & ceux qui ont des torches mettent le feu à l'hôtel du Gouverneur. Durant ce combat, on entend quelques mots de commandement, plusieurs cris, & sur-tout ces paroles qu'on répete souvent*).

Courage, citoyens, courage, vengeons-nous, punissons les attentats des traîtres.

HARNÉ, (*voyant tomber un garde-française mort à ses côtés*).

« J'aimerais mieux que ce fût moi : mais » chacun son tour ; le mien n'est pas loin » peut-être ; je ne regretterai pas la vie si je » peux venger, avant de mourir, mon pays » & mon brave camarade (1) ».

---

(1) *Ce sont, dit-on, les paroles d'un grenadier qui fut tué quelques instans après les avoir prononcées ; elles étoient dignes du brave Harné.*

(*On distingue Harné, Humbert, le premier & le second citoyen par leur activité*).

PREMIER CITOYEN.

Du courage, Français, nos ennemis vont tomber sous nos coups.

SECOND CITOYEN.

Redoublez vos efforts, sauvez votre patrie.

(*On voit les chaînes du pont-levis coupées, & le pont tomber sous les coups redoublés des assiégeans*).

LE GRENADIER, (*voyant aussi tomber un garde-française tué*).

Ciel! ah! mes braves camarades, vous mourez pour la liberté; mais vous serez vengés, ou nous vous suivrons tous dans le tombeau. Jurez-le, mes amis.

TOUS LES GARDES-FRANÇAISES (*ensemble*).

Je le jure.

(*Ceux qui ont incendié l'hôtel du Gouverneur, se joignent à ceux qui combattent*).

HARNÉ, (*frappant déjà le grand pont-levis*).

Courage, mes camarades, la victoire est à nous.

(*Tous les assiégeans vont au grand pont-levis, & le frappent à coups redoublés*).

(*On voit placer sur une tour de la Bastille le drapeau blanc. La toile tombe; mais l'on entend toujours le bruit du combat.*)

Fin du troisieme acte.

ACTE IV.

Le théâtre change, & représente la cour intérieure de la Bastille, comme au second acte.

SCENE PREMIERE.

LE MAJOR, LE CAPITAINE, SOLDATS *défendans le pont-levis, qui tremble sous les coups des assiégeans.*

LE CAPITAINE.

Courage, soldats, repoussez ces rebelles; défendez vos princes, défendez votre roi contre leurs attentats; courage, mes amis, courage.

(*Le Major garde un silence tranquille*).

SCENE II.

LES PRÉCÉDENS, LE GOUVERNEUR (*sortant d'une tour, & tenant une meche allumée*).

LE MAJOR.

Où courez-vous ainsi, Monsieur?

LE GOUVERNEUR.

Ne me retenez point, laissez-moi faire.

LE MAJOR.

Mais encore quel eſt votre deſſein ?

LE GOUVERNEUR.

Ne le voyez vous pas ? la reſiſtance eſt vaine : nous ſommes pris, nous ſommes perdus.

LE MAJOR.

Eh bien ?

LE GOUVERNEUR.

Eh bien, notre mort eſt certaine : on va nous maſſacrer ſi vous m'empéchez....

LE CAPITAINE.

Courage, braves ſoldats.

LE MAJOR.

Mais enfin que voulez-vous faire ?

LE GOUVERNEUR.

Ecoutez-moi : nous n'avons plus d'eſpoir ; vous entendez nos ennemis ; eh ! bien, mourons puiſqu'il le faut ; mais du moins enveloppons ce peuple révolté dans notre ruine : je vais mettre le feu au magaſin à poudre. Voilà notre derniere reſſource.

LE MAJOR, *retenant fortement le Gouverneur.*

O ciel ! quelle penſée ! non, non, vous n'irez point ; non, vous n'exécuterez point cet infernal projet ; je m'y oppoſerai juſqu'à la mort.

(*Il arrache la méche des mains du Gouverneur, & l'éteint ſous ſes pieds*).

LE GOUVERNEUR.

Ah ! traître ! préferes-tu mourir avec ignominie que de te signaler par une fin aussi glorieuse ?

LE MAJOR.

Oui, cœur barbare, oui, je préfere mourir déchiré par le peuple que d'ensevelir avec moi, par un coupable héroïsme, un million de mes semblables.

LE GOUVERNEUR.

Perfide, souviens-toi, en expirant, que seul tu cause la perte de nos chefs.

LE MAJOR.

Peu m'importe. Ils méritent le sort qui les attend.

(*Durant cette scène, on voit une bréche considérable s'aggrandir par l'enfoncement du pont-levis*).

SCENE III.

LES PRÉCÉDENS, HARNÉ, (*paraissant le premier à la bréche, & le sabre à la main*).

LE CAPITAINE.

Ciel ! que vois-je ? Feu, feu.

(*Les soldats tirent sur Harné, mais vainement*).

HARNÉ (*s'élançant dans la cour*).

Ah ! traîtres !

(*Les soldats essaient de repousser Harné avec leurs baïonetes; mais Harné les écarte à coups de sabre.*)

LE GOUVERNEUR (*épouvanté, courant de tous côtés*).

Grâce, grâce..... O mes amis ! grâce. Secourez-moi, soldats. (*Il se sauve dans une tour*).

HARNÉ, (*l'ayant vu entrer, court après lui*).

Tu ne peux échapper à notre juste vengeance : traître, tu vas périr.

(*Il entre dans la même tour*).

LE CAPITAINE.

Ah ! mes amis, mes freres, je ne suis point coupable; on m'a forcé d'obéir. Vous me voyez à vos genoux; laissez-moi la vie; au nom du ciel, laissez-moi la vie.

HUMBERT, (*se battant à coups de sabre contre les soldats Suisses*)..

Mourez, perfides, mourez.

(*Pendant ce temps-là, le reste des citoyens & des Gardes-françaises est entré, & acheve de vaincre les traîtres*).

HARNÉ, (*ramenant le Gouverneur*).

Victoire ! victoire ! le voilà le barbare !

LE GOUVERNEUR, (*voulant se sauver dans les bras d'Humbert*).

Ah ! Monsieur, sauvez-moi, soyez mon protecteur, soyez mon dieu tutélaire; de grâce, sauvez-moi.

HUMBERT.

Moi, ton protecteur, moi, traître ! tu me crois donc bien vil?

TOUS LES FRANÇAIS (*enſemble*).

Victoire ! victoire ! Vive la nation !

PREMIER CITOYEN.

Vive la liberté françaiſe !

TOUS LES FRANÇAIS.

Vive la liberté françaiſe !

SECOND CITOYEN, (*arrachant la croix du Gouverneur*).

Dégradons ce perfide ; il déshonore cet ordre reſpectable.

LE GOUVERNEUR.

J'ai trahi ma patrie (1).

SECOND CITOYEN, (*attachant la croix à Harné*).

Brave défenſeur de la patrie, recevez, au nom de la nation, ces faibles marques de votre héroïque valeur : c'eſt le premier gage de la reconnaiſſance des Français. (*Se tournant vers le peuple*). Je l'ai fait en votre nom, Meſſieurs, c'eſt à vous de confirmer ce don.

TOUS LES FRANÇAIS.

Bravo ! bravo ! bravo !

PREMIER CITOYEN.

Il l'a bien mérité !

---

(1) *Ce ſont, dit-on, ſes propres paroles.*

HARNÉ.

Je ſuis confus..... Meſſieurs. Je ne ſuis pas digne ſans doute.....

HUMBERT, (*tenant le Gouverneur, de l'autre côté.*

Viens, traître, viens rendre compte de ta conduite odieuſe à un peuple entier qui t'attend : viens. (*A Harné.*) Me ſuivez-vous, mon brave camarade ?

HARNÉ.

Oui ſans doute, Monſieur, je ne le quitterai point ; je veux le conduire juſqu'au ſupplice. Marche, traître.

LE GOUVERNEUR.

Ah ! Meſſieurs, je ſuis coupable, je le confeſſe ; mais ſoyez ſenſibles, ſoyez généreux ; vous êtes Français, ayez pitié de moi, pardonnez-moi mon crime.

HUMBERT.

Barbare, oſes-tu même le demander ?

HARNÉ.

Allons, marche toujours ; viens expier tes forfaits.

HUMBERT.

Vous, Meſſieurs, amenez ſes complices, & que quelqu'un nous accompagne, je vous en prie.

LE MAJOR, (*au premier Citoyen.*)

Vous me voyez à vos pieds, Monſieur, j'y

sieur ; j'y réclame votre générosité : daignez m'accorder une grâce.....

PREMIER CITOYEN.

Que dites-vous ? Que parlez-vous de grâce ? que me demandez-vous, traître ?

LE MAJOR.

La mort.

PREMIER CITOYEN.

Non, non, vieillard perfide, votre mort serait trop douce. Vous devez la recevoir au milieu d'un peuple furieux afin qu'elle puisse servir d'exemple à vos lâches complices. Qu'on l'entraîne.

LE MAJOR.

Je suis bien malheureux !

(*Une partie des assiégeants se détache & entoure ceux qui tiennent le Gouverneur, le Capitaine, le Major & leurs soldats. On place dans le fond sur le haut des murs le drapeau de la nation.*)

TOUS LES FRANÇAIS.

Victoire ! victoire ! vive à jamais la liberté Française !

SCENE IV.

PREMIER CITOYEN, DEUXIEME CITOYEN, UNE PARTIE DES BOURGEOIS, UNE PARTIE DES GARDES-FRANÇAISES.

PREMIER CITOYEN.

Maintenant, citoyens, entr'ouvrons ces cachots horribles, délivrons tous les prisonniers, ces malheureuses victimes du despotisme ministériel que vous venez de détruire si glorieusement. Ne laissons point notre ouvrage imparfait: retirons des humains, nos semblables, de ces tombeaux où les tyrans se plaisaient à les plonger vivans; délivrons-les sans différer; rendons-les à la lumiere, à la société, à leurs familles enfin.

DEUXIEME CITOYEN.

Il n'appartient qu'à des hommes libres tels que nous, qui commençons à l'être, de rompre les fers de l'esclavage.

PREMIER BOURGEOIS.

Brisons ces portes.

LE GRENADIER.

Arrachons ces verroux affreux.

(*On abat à coups de haches les premieres portes des prisons. Les Gardes-Françaises & les Bourgeois précédés de flambeaux, descendent dans différents cachots, & l'on entend encore le bruit sourd des coups de haches dont on abat les dernieres portes.*)

SCENE V.

PREMIER CITOYEN, DEUXIEME CITOYEN, LES BOURGEOIS *qui ont enfoncé les premiers les portes de l'un des cachots, amenant quatre* SOLDATS SUISSES.

PREMIER CITOYEN.

Comment! nos ennemis dans des cachots! qu'en faut-il augurer?

PREMIER BOURGEOIS.

Oui, monsieur, nous les avons trouvés aux fers dans un cachot souterrain.

DEUXIEME CITOYEN.

Pour quelle raison vous a-t-on emprisonnés?

UN SUISSE.

Monsieur, parce que tantôt nous avons coupé la mêche de plusieurs canons pour empêcher qu'on les tire.

PREMIER CITOYEN.

Dites-vous la simple vérité?

LE SUISSE.

Je vous le jure; mes camarades peuvent aussi en faire le serment.

DEUXIEME CITOYEN.

Eh bien, mes amis, vous serez récompensés; vous le méritez si la chose est prouvée.

SCENE VI.

LES PRÉCÉDENS, TOUS LES CITOYENS, TOUS LES SOLDATS, SEPT PRISONNIERS.

(*On voit à la fois sept Prisonniers & les Bourgeois & Gardes-Françaises qui les ont été délivrer, sortir par les différentes portes des cachots qui sont autour du théâtre. On distingue parmi ces Prisonniers deux vieillards à qui une barbe blanche tombe sur l'estomac.*)

DEUXIEME BOURGEOIS.

Les voilà delivrés ces infortunés humains immolés à la politique & à la vengeance des tyrans.

TROISIEME BOURGEOIS.

Soyez libres, malheureuses victimes de l'affreux despotisme, jouissez de la liberté nationale.

QUATRIEME BOURGEOIS.

Voilà donc le reste de ces hommes proscrits par la tyrannie, & sacrifiés si souvent à l'ambition & aux plus vils intérêts!

PREMIER VIEILLARD.

Où suis-je? que vois-je? qu'entends-je, grand Dieu?

DEUXIEME VIEILLARD.

N'est-ce point un songe? Veillai-je? Eh! quoi, serai-je libre?

PREMIER CITOYEN.

Oui, monsieur, oui, vous êtes libre, ainsi que le reste des Français : après avoir brisé nos fers, nous avons rompu les vôtres. L'esclavage est détruit ; la liberté s'éleve sur ses ruines & commence à regner.

PREMIER VIEILLARD.

Serait-il vrai ?

DEUXIÈME VIEILLARD.

Puis-je le croire ?

PREMIER CITOYEN.

Hélas ! après trente ans d'esclavage, puis-je croire à ma liberté ?

DEUXIEME CITOYEN.

Vous le devez, vénérable Vieillard, puisque vous la possédez cette liberté précieuse.

DEUXIEME VIEILLARD (1).

« A quoi dois-je attribuer mon bonheur ?

PREMIER VIEILLARD.

« Quel coup du ciel peut donc avoir occa-
» sionné un événement si extraordinaire, si
» incroyable ?

---

(1) Nota. *Pour éviter le refroidissement de l'action, on pourrait supprimer à la représentation tout ce qui se trouve marqué par des guillemets*

PREMIER CITOYEN.

« Je vais satisfaire votre juste curiosité : » sachez, messieurs, que les Français, las de » ramper sous le joug du despotisme & de » l'aristocratie, surchargés plus que jamais du » pesant fardeau des impôts dont ils étaient » accablés & sous lequel la plupart succombait, » opprimés de plus en plus par des tyrans subal- » ternes & nombreux, se sont enfin souvenus » qu'ils étaient des hommes ; mais qu'ils en » avaient perdu les droits. Alors un ministre » vertueux & ami du peuple est parvenu, par » son génie & malgré les cabales de ses puissants » ennemis, à assembler la nation, pour » qu'elle-même se rende la liberté, pour qu'elle- » même partage également entre tous les » citoyens le faix des impôts, afin de le » supporter plus aisement ; pour qu'elle-même » enfin rende à l'homme, rende au citoyen » ses droits sacrés, mépriſés trop long-tems, » ou du moins oubliés. Cependant les odieux » aristocrates voyant leurs privileges barbares » attaqués & leur pouvoirs tyranique anéanti » par cette nattion courageuse, voyant les » abus, les perfidies, les attentats qu'ils com- » mettaient démasqués par cette nation éclairée, » ont voulu, par un forfait inoui jusqu'alors, » regagner leur premier pouvoir. Or, pour y » parvenir, ils ont fait renvoyer le vertueux » ministre, l'unique appui du peuple, & dès » cette nuit même, ils allaient faire massacrer nos courageux représentants assemblés à Versailles, & sept ou huit cents mille Français

» dans cette capitale pour épouvanter le reſte
» du royaume & r'attacher les chaînes de
» l'eſclavage aux bras de ce peuple malheureux
» qui était parvenu a s'en dégager. Mais nous
» découvrons les complots de ces hommes
» ſanguinaires. Les braves citoyens de Paris ſe
» réuniſſent, s'accordent, s'arment dans un
» moment, & le mot ſacré de liberté devient
» le ſignal de nos heureux combats. Cette
» odieuſe priſon nous menaçait, nous ſommes
» avertis qu'elle doit cette nuit aider à détruire
» une partie de cette ville immenſe, & à
» écraſer les habitants ſous les ruines de leurs
» propres foyers ; notre ſalut dépend donc
» de la priſe de cet antre du deſpotiſme ; nous
» en formons le ſiége, ſécondés par ces braves
» ſoldats de la patrie, nos généreux libé-
» rateurs. Nous réuſſiſſons, nous relevons la
» liberté nationale & nous allons immoler
» les traîtres à notre juſte vengeance. Vous
» êtes maintenant inſtruits, meſſieurs, des
» principales circonſtances de cette étonnante
» révolution ».

PREMIER VIEILLARD.

« Et ce ſont les Français, c'eſt ce peuple
» qu'autrefois j'ai vu ſi doux, ſi pacifique,
» ſi ſoumis, qui a fait ces actions magna-
» nimes? je ne le crois qu'à peine ».

SECOND CITOYEN.

» Vous en êtes vous mêmes les preuves ce-
» pendant ».

SECOND VIEILLARD.

O mes braves libérateurs! je vous dois la vie, je vous dois tout.

(*On entend de loin le tambour.*)

SECOND CITOYEN.

Ce tambour s'avance de ce côté. Aux armes, aux armes.

(*Les bourgeois & les gardes confondus ensemble, se rangent sur deux lignes de chaque côté du grand pont*).

(*On apperçoit dans le fond les bourgeois & les soldats qui ont conduit les traîtres à l'hôtel-de-ville. Ils ont des branches de laurier aux mains & à leurs armes*).

PREMIER CITOYEN.

Ce sont nos concitoyens, nos freres d'armes qui reviennent; je les reconnais.

SCENE VII.

LES PRÉCÉDENS, HARNÉ, *couronné de lauriers*, & HUMBERT, *couronné aussi de lauriers, portés en triomphe & escortés du reste des assiégeans.*

TOUS LES BOURGEOIS, (*ensemble*).

Vive le brave Harné!

TOUS LES GARDES-FRANÇAISES, (*ensemble*).

Vive le brave Humbert!

(*Ils entrent, & on les reçoit en ordre avec ces exclamations répétées. On pose à terre les deux héros.*)

HARNÉ.

Courageux citoyens, & vous mes camarades, vous êtes tous ſuffiſamment vengés. Nous avons été témoins du ſupplice que le gouverneur & ſes complices viennent de ſouffrir; il ne pouvait pas être plus rigoureux : ils ſont morts. Je ne vous le cache point, ma haine & ma juſte fureur ſe ſont évanouies à la vue de leur trépas, car enfin c'étaient des hommes, & on leur vient de ravir ce qu'après l'honneur on poſſede de plus précieux, l'exiſtence en un mot. Ils méritaient leur ſort, je le ſais. Voici comme ils l'ont ſubi : nous les avons conduits juſques ſur la place de l'hôtel-de-ville, & là un peuple immenſe, furieux & impatient de ſe venger, nous a arraché l'inhumain gouverneur, l'a foulé aux pieds, l'a percé de mille coups, & enfin lui a tranché la tête, qu'on a miſe auſſi-tôt au bout d'une lance, & dont on raſſaſie les regards avides de tout le peuple. Tâchons, meſſieurs, d'arrêter le cours de cette derniere vengeance; elle eſt barbare, révoltante : elle eſt indigne des Français. D'ailleurs, les crimes des traîtres ſont expiés; ils ſont effacés par leur ſang. Vivants, ils étaient coupables; mais la mort les a rendus innocens. Nous devons donc, en reſpectant leurs reſtes, rendre hommage à l'humanité.

TOUS LES FRANÇAIS.

Bravo! bravo! bravo!

HUMBERT.

Meſſieurs, cette lettre qu'on a trouvée ſur

le gouverneur a démasqué un nouveau traître, & le plus dangereux de tous. (*au premier citoyen*) Lisez, monsieur, & jugez du péril.

PREMIER CITOYEN, (*lit haut.*)

» Monsieur, tenez bon encore quelque » tems; avant minuit vous recevrez un ren» fort de six mille hommes. *Le prévôt des* » *marchands* ».

SECOND CITOYEN.

O perfidie atroce!

PREMIER CITOYEN.

Eh! bien, qu'est-il devenu ce digne ami du gouverneur?

HUMBERT.

Le peuple l'a invité de descendre de l'hôtel-de-ville; il ne soupçonnait rien encore : il est venu jusqu'à la porte. Alors plusieurs inconnus, sans doute apostés-là par les traîtres pour ne point laisser à ceux qui sont découverts, le tems de nommer leurs complices, se sont saisis avec violence du prévôt des marchands pour lui brûler la cervelle, & sa tête est portée auprès de celle du zélé partisan de ses crimes. Quant à leurs principaux complices, ils ont tous subi à peu près le même sort, à l'exception cependant, du major de la bastille. Les deux capitaines des Invalides ont rapporté les discours qu'il faisait à nos ennemis pour les détourner de leurs odieux desseins; ils ont prouvé son innocence. Enfin ces deux officiers ont assuré que ce vénérable vieillard

nous a sauvé la vie, en s'opposant au dessein effrayant du gouverneur : ce traître, désespéré de se voir sur le point d'être pris, allait mettre le feu au magasin à poudre, & par cet énorme forfait, couronner ses premiers crimes, en nous ensévelissant tous sous les ruines de cette ville.

PREMIER VIEILLARD.

Ah! le barbare! on le reconnait à ce trait. Il était si dur, si féroce!

PREMIER CITOYEN.

Que nous sommes heureux! allons, Français, allons montrer à nos concitoyens (*désignant Harné & Humbert*) leurs deux plus braves libérateurs, ces deux héros patriotes; & ces gages de notre liberté. (*Désignant les prisonniers*).

SECOND CITOYEN.

Ne différons plus, citoyens, & que l'on commence dès aujourd'hui à renverser cet édifice odieux, ce reste de la barbarie. Ne différons plus, & que les seuls cris de victoire & d'allégresse retentissent dans toute la capitale. Vive la nation française! vive la liberté!

TOUS LES FRANÇAIS, (*ensemble*).

Vive la nation française! vive la liberté!

TOUS LES BOURGEOIS.

Vive nos valeureux libérateurs! vive les soldats de la patrie!

TOUS LES GARDES-FRANÇAISES.

Vive les braves bourgeois de Paris ! vive ce peuple libre !

(*On reprend ici Harné & Humbert, & on les porte en triomphe*).

TOUS LES GARDES-FRANÇAISES.

Vive le brave Humbert !

TOUS LES BOURGEOIS.

Vive le brave Harné !

TOUS ENSEMBLE.

Vive ces deux héros ! vive à jamais la liberté française ! vive à jamais la liberté française !

(*On forme une marche, & l'on sort en triomphe. On met les prisonniers dans le milieu, ils sont précédés des drapeaux de la patrie, & du bonnet de la liberté, qu'on porte sur une lance. Ils sont suivis d'Harné & d'Humbert, qu'on porte en triomphe, & ils sont entourés de tous les combattans confondus ensemble. Ils sortent ainsi aux cris répétés de*

Vive à jamais la liberté française !)

FIN.